

nous portons tous ici comme les chênes du Montrond. Dans trente ans, vous mangerez encore avec nous le gâteau des Rois.”

Une grosse larme roula sur la joue du vieillard.

“ Allons ! dit le charbonnier, il ne s'agit pas de cela. Où est la fève ? Qui est-ce qui a la fève ? ”

Personne ne répondit.

“ C'est l'oncle ! fit tout à coup Zizi qui venait d'entrevoir la fève dans la part du pauvre.

— En vérité ! fit le vieillard. C'est moi qui suis roi ! ”

Pierrin lui versa un verre de vin.

“ Buvez sire ! ” lui dit-il.

Et ce fut un tapage qui dut éveiller les corniches endormies dans les arbres. Chacun criait : *Le roi boit !* La voix claire et gaie de la petite Fanchette brochait sur le tout. L'oncle Thomas, dont la mélancolie s'était subitement dissipée, riait d'une telle façon qu'il ne parvenait pas à boire. Mais à chaque fois qu'il portait son verre à sa bouche, le cri n'en éclatait pas moins : *Le roi boit !*

“ Ça, dit-il, puisque je suis le roi, j'ai un privilège dont je dois user : celui de choisir la reine ; voyons, veux-tu être reine, ma petite Fanchette ?

— Oui, mon oncle ”, répondit l'enfant.

L'oncle Thomas se leva, prit son sac de cuir et en tira un de ces jolis coffrets en bois sculpté que les Suisses ont fabriqués de tout temps avec une certaine supériorité.

“ Vois-tu, dit-il, en soulevant le couvercle du coffret il y a là tout ce qu'il faut pour une petite reine de la fève, qui veut devenir une petite reine et une petite fée par le travail. C'est un nécessaire complet.”

Fanchette se penchait, émerveillée, sur le coffret qui contenait des ciseaux, un dé, un étui, le tout proportionné aux doigts mignons d'une fillette de quatre à huit ans.

“ Et ceci ? dit-elle, en montrant deux pendants d'oreilles qui luisaient au fond du coffret.

— Ceci, ce sera pour parer la reine quand elle aura travaillé. Quant à vous, ajouta-t-il, en s'adressant à Zizi et à Fanfan, ne soyez pas jaloux. Vous n'avez pas encore vu le fond du sac du vieil horloger.”

Il en retira successivement deux jolies petites montres en or suspendues à leur chaîne, puis une autre, plus grosse, du même métal, puis un superbe chronomètre qu'il désigna du doigt à Pierrin :

“ Tu ne diras plus que tu ne sais jamais l'heure qu'il est.”

Le charbonnier et sa femme étaient muets de stupéfaction.

“ Voici quelque chose de plus précieux ! ” reprit l'oncle.

Il déposa sur la table un bloc jaunâtre, qui pouvait peser sept ou huit livres.

“ Cela vaut un peu plus de douze mille francs, dit-il. Eh bien ! c'est loin de valoir ces chiffons de vilain papier. Il y a là pour deux cent vingt mille francs de billets de banque. Puis, cet autre papier plus vilain, dont les huissiers sont si prodigues, c'est la quittance en due forme de la somme de 65,000 francs que j'ai versés avant-hier à Besançon entre les mains de M. le comte de Montrond, lequel m'a cédé, en toute propriété, la forêt où nous sommes.

— Quoi ! dit Nanette. Vous nous avez trompés. Cet incendie...

— Il a eu lieu ; mais tout était assuré.

— Ainsi, je suis chez vous mon oncle ! fit le charbonnier d'une voix étranglée.

— C'est-à-dire que nous sommes chez nous, mon brave Pierrin, ma bonne Nanette. Si vous faites encore du charbon, ce sera pour vous chauffer. Si je fais encore des horloges, ce sera pour me passer le temps et non plus pour le mesurer à autrui.”

Nanette se frottait les yeux et murmurait :

“ Est-ce que je suis bien éveillée ?

— Écoutez-moi, conclut l'oncle Thomas. Vous m'avez donné la part du pauvre, qui était la vôtre. Je vous donne la part du riche qui est la mienne...”

Voilà pourquoi cette belle maison, que l'on voit aujourd'hui sur le versant occidental de la colline du Montrond et qui a été construite par les Jaillet, oncle et neveu, est appelée dans le pays : *le Château du Charbonnier*.

## L'HOMME QUI TUE

Un homme armé d'un épieu passe en courant devant Socrate. Il poursuit un autre homme qui détale rapidement.

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Le maître de Platon ne bouge pas.

— Etes-vous sourd ? ... dit l'homme armé ; vous ne pouviez donc pas barrer le chemin à cet assassin ?

— Un assassin ? Qu'entendez-vous par là ?

— Question bizarre ! Un assassin, c'est un homme qui tue.

— Un boucher, alors ?

— Vieux fou ! Je veux dire un homme qui tue un autre homme.

— Ah oui ... un soldat !

— Ignare ! un homme qui tue un autre homme en temps de paix !

— J'y suis ! C'est un bourreau ?

— Ane bête ! un homme qui en tue un autre chez lui.

— J'ai compris ! C'est un médecin ?

L'homme à l'épieu ne crut pas devoir insister ; il s'enfuit en maudissant Socrate.